

L'HOMME D'AU-DELÀ DU SOLEIL

N'Tari ne s'était pas attendu à un pareil désastre, mais il savait que tôt ou tard il allait avoir des ennuis. La concurrence des grandes compagnies de navigation avait rongé peu à peu les marges bénéficiaires des indépendants. S'il s'en était tiré aussi longtemps, c'était parce qu'il était le seul à accepter systématiquement la route de Ta-Shima, que les capitaines d'astronef n'appréciaient pas particulièrement.

Ta-Shima, cela voulait dire une semaine en isolation dans une minuscule chambre du centre de quarantaine, en attendant qu'agisse le vaccin contre la fièvre de Gaïa, la maladie endémique sur la planète et mortelle pour les étrangers. Quand on en sortait, il fallait affronter le climat, abominablement chaud et humide, et les radiations dures d'un soleil qui vous brûlait même à travers les nuages. De plus, on était obligé de rester cantonné dans une petite enclave, que les étrangers n'étaient pas autorisés à quitter. Il y manquait tout ce qui pouvait rendre agréable une permission au sol : il n'y avait ni salles holoïd, ni restaurants d'un certain niveau, pas de dancings, pas de bordels.

Quant aux deux races indigènes, l'opinion courante des citoyens de la Fédération des mondes humains était qu'il valait mieux se tenir à distance des Shiro, les seigneurs de la planète, des êtres arrogants et sanguinaires qui prenaient ombrage de toute insulte, réelle ou imaginaire, et la vengeaient brutalement. Quant à l'autre race, les Asix, ils étaient bien peu intéressants : s'ils étaient assez cordiaux avec les étrangers, ils étaient en revanche ingénus comme des enfants, pour ne pas dire franchement stupides.

N'Tari partageait le jugement sur les Shiro : il les évitait comme la peste et s'il était obligé de leur adresser la parole, il le faisait avec beaucoup de prudence – et avec le minimum de mots possible – mais il avait une tout autre opinion des Asix. C'est vrai que leurs yeux tout ronds leur donnaient un air perpétuellement ahuri, mais ils n'étaient pas bêtes du tout, il le savait parfaitement, lui qui, depuis qu'il faisait la route de Ta-Shima, avait un équipage composé d'Asix. Cela lui permettait de se tirer d'affaire avec quatre spatiaux de moins que la normale : les Asix ne tombaient pas malades, ne se soûlaient pas, ne se bagarraient pas, et il n'en avait jamais rencontré un qui fût paresseux.

Malgré l'économie de quatre salaires, ses difficultés financières avaient toutefois atteint un tel point, que son astronef n'avait plus été soumise à un entretien en bonne et due forme depuis longtemps.

L'explosion du moteur secondaire éventra la cambuse, située immédiatement au-dessus de la salle des machines, tuant sur le coup tous ceux qui s'y trouvaient : le premier officier et trois Asix. Lui avait eu de la chance, si on peut dire : il n'était pas mort, mais un éclat de métal incandescent lui avait brisé la hanche droite. Abruti par des doses massives d'analgésiques, il avait demandé qu'on l'attache aux commandes et il avait continué à piloter cette épave qui avançait en zigzaguant, réussissant l'exploit d'arriver jusqu'à Borg II, un avant-poste désolé, où on pouvait faire exécuter quelques réparations et acheter des pièces de rechange et des victuailles, à trois fois le prix normal.

Le voyage avait duré une semaine, que lui et ce qui restait de son équipage avaient passée sans manger, parce que depuis l'explosion de la cambuse, le ravitaillement était sans doute en train d'orbiter autour d'un astéroïde quelconque. Et pour boire, ils n'avaient que le peu d'eau extrait péniblement de l'air par le conditionneur, qui avait lui aussi souffert de l'accident, et celle que le système de recyclage récupérait des urines.

Tout en planant dans un état de béatitude imbécile, provoqué par les analgésiques, N'Tari se rendait parfaitement compte qu'il était complètement ruiné.

Dès l'arrivée il fut effet obligé de brader la *Hansa 27*, l'astronef qui, depuis sa naissance, était à la fois son domicile et son moyen de subsistance. Il devait payer l'amende pour ne pas avoir respecté le lieu et les délais de livraison, les tickets pour le rapatriement des Asix, et les frais d'hôpital pour lui-même.

Comme il ne lui restait pas assez d'argent pour une prothèse biomécanique, dut se contenter d'une préhistorique prothèse en médoplast. On dut le rafistoler à la va-vite, vu qu'il était un patient au tarif minimum, ou alors le fait de quitter l'hôpital à pied, à peine deux heures après l'intervention, endommagea quelque chose. Quoi qu'il en soit, chaque pas était une souffrance.

Aucune compagnie n'allait engager un pilote plus tout jeune, sans diplôme prestigieux d'une Grande École d'aéronautique, mais quel travail pourrait-il bien trouver au sol ? La seule chose qu'il sache vraiment faire, c'était piloter un astronef.

Il n'y avait qu'une solution. Il allait se rendre sur Ta-Shima, où vivaient Nim, sa compagne, et les enfants qu'il avait eu d'elle et de trois autres filles asix. Les Asix Tagaki, le clan de Nim, représentaient la seule espèce de famille qu'il ait jamais eue. De plus sur cette planète, où il n'y avait ni robots ni appareils électriques, il devrait pouvoir

trouver un travail. Il pourrait faire la plongée, aider à la cuisine ou s'occuper des enfants. Le fait d'avoir un but le fit déjà se sentir mieux et tandis qu'il se dirigeait vers l'astroport il commença à considérer sa situation avec un peu moins de pessimisme.

Le ticket engloutit presque toutes ses économies, lui laissant à peine de quoi ne pas mourir de faim en attendant les correspondances. Il dormit par terre, dans les différents astroports, trop dépenaillé et misérable pour exciter la convoitise des voleurs. Au bout d'un mois, il débarqua enfin sur Ta-Shima. Il était sale, la barbe hirsute, et ne possédait plus rien.

Dans le centre de quarantaine il se sentit renaître : autant d'eau qu'il pouvait en souhaiter, pour une très longue douche et pour laver les vêtements portés jour et nuit pendant un mois, de la nourriture en abondance et une natte épaisse pour dormir. Un luxe. Et dire que les fois précédentes il s'y était ennuyé à mourir et avait été anxieux d'en sortir !

Il s'adressa dans la langue locale à la doctoresse, une Shiro du clan Jestak bien évidemment. Arrogantes et glaciales, les doctresses chargées de l'astroport l'avaient toujours regardé comme s'il était un animal de laboratoire pas particulièrement ragoûtant.

Il l'appela respectueusement Jestak-Shiro-adaï. S'entendant interpellé de la même manière que par un Asix, la femme s'humanisa.

Enfin, presque.

Elle ne se borna pas aux examens de routine de la quarantaine, mais contrôla aussi la prothèse de la hanche, avec un appareil étonnamment sophistiqué. Après avoir agrandi l'image holo qui scintillait à mi-hauteur, elle lui expliqua quel était le problème : la taille de l'implant n'avait pas été définie selon la morphologie de son articulation. La prothèse aurait été parfaite pour quelqu'un de taille extrêmement petite, au squelette menu, alors que lui était un vrai géant qui dépassait les deux mètres.

— Dès que tu en auras l'occasion, fais-toi implanter une prothèse biomécanique, je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi on ne l'a pas fait d'emblée, lui déclara la doctresse.

Il la remercia poliment, se demandant quand il aurait assez d'argent pour une nouvelle opération. Il sortit du centre, sans ressentir le besoin de se plaindre de la touffeur de l'air, comme il le faisait d'habitude. Il n'y avait personne pour l'accueillir : l'envoi d'un message par subétherique à Nim pour la prévenir de son arrivée l'aurait obligé à sauter trop de repas. Il partit donc à pied vers la ville, en traînant la jambe droite.

Il était fatigué et sa cicatrice le lançait à chaque mouvement, mais il hâta le pas et se retrouva enfin dans le quartier asix, avec ses ruelles tortueuses et ses constructions à un seul étage, au toit confectionné avec les grandes feuilles bleues d'un végétal local.

Quand il arriva enfin à la maisonnette des Tagaki il frappa en appelant :

— Nim ? Ancienne ? Il y a quelqu'un ? C'est N'Tari.

Un vieil Asix qu'il ne connaissait pas ouvrit la porte et le dévisagea.

— Es-tu le père des enfants des sœurs Tagaki, qui a l'air d'un sitabeh, mais est humain ?

Il ne broncha pas devant le nom méprisant dont l'Asix affublait les étrangers : sitabeh, *mangeurs de cadavres*. Malgré son aspect différent, sa connaissance de la langue de la planète et les enfants qu'il avait eu des filles Tagaki avaient fini par le faire accepter comme un véritable être humain, un titre que les indigènes réservaient exclusivement aux représentants des deux races qui habitaient ce monde isolé et loin de toute grande route commerciale. Et évidemment un véritable être humain devait se contenter de repas rigoureusement végétariens.

— Entre, Notari. Je suis Ioro, du clan Cutatis. C'est nous qui habitons ici maintenant.

Sans corriger l'erreur (c'était là une des habituelles déformations de son nom : incapables de prononcer les deux consonnes consécutives, les Asix y intercalaient une voyelle quelconque) il entra et s'assit par terre, la jambe droite tendue devant lui : la douleur lui tenaillait le flanc, irradiant jusqu'au genou.

— Où sont les Tagaki ?

— Ils sont partis, humain Notari, pour Gorival, je crois, dans les montagnes, mais je n'en suis pas sûr.

Gorival ou Gaia, pour N'tari c'était du pareil au même : les étrangers n'étaient pas autorisés à passer le pont qui reliait l'enclave au reste de la planète. Une douzaine de têtes brûlées avaient tenté l'expérience mais on ne les avait jamais revus. Quand l'ambassade avait demandé de leurs nouvelles, la réponse avait été que quiconque quittait l'enclave prenait automatiquement la nationalité ta-shimoda et devenait soumis aux lois locales, qui défendaient d'entrer sans autorisation dans le territoire occupé par les étrangers.

— Ceux qui travaillent comme spatiaux vont revenir ?

— Je l'ignore, mais tu peux loger ici, si tu le souhaites : cette maison est aussi ta maison, père des enfants des filles Tagaki

C'est avec un nœud à la gorge qu'il remercia : depuis l'accident, c'était le premier geste d'aide désintéressée qu'on lui adressait.

— Y a-t-il quelque travail que je puisse faire pour vous dédommager ?

— Il y a toujours quelque chose à faire, Notari, mais pour le moment repose-toi : tu boites. Qu'ont-elles dit de ta jambe, les Jestak de l'astroport ?

— On m'a implanté une mauvaise prothèse, prévue pour quelqu'un de beaucoup plus petit que moi. Il faudrait la changer, mais je n'ai plus un sou, comment pourrais-je payer l'hôpital ?

L'Asix écarquilla les yeux.

— Les tiens ne s'en occupent pas ? Nous payons en travaillant, ou en troquant des victuailles, ou alors en achetant en Extramonde les appareils dont le clan Jestak a besoin. À ce qu'on m'a dit, vous ne vivez pas dans des clans. Qu'est-ce qu'il arrive alors à ceux qui sont malades et ne peuvent pas travailler ?

— Ce qui m'est arrivé à moi : on se fait soigner dans un hôpital de quatrième ordre et on en subit les conséquences.

L'Asix secoua la tête.

— Vivre en Extramonde doit être bien triste. Je comprends pourquoi certains étrangers veulent venir habiter sur notre planète, bien qu'ils ne me semblent pas apprendre grand-chose des usages civilisés. Reste ici autant que tu veux, Notari. Tu pourras faire la lessive ou aider à la cuisine. On va te trouver un travail qui ne t'oblige pas à marcher.

— Serait-il possible de faire savoir à Nim Tagaki que je suis ici ?

— Bien sûr. Tu n'as qu'à écrire une lettre et aller au pont, où tu pourras la confier à la première personne qui va à Gaia.

N'Tari acquiesça et pour la première fois depuis des semaines il s'autorisa à se détendre. D'une manière ou d'une autre, les Asix feraient parvenir son message à Nim. Cela prendrait probablement plusieurs jours, mais tout le monde y mettrait de la bonne volonté. Bien sûr, chaque estafette allait le lire, mais ils le faisaient sans aucune malice. Les Asix étaient tout simplement trop curieux et adoraient les potins. Et du reste, comme tout le monde était toujours au courant des affaires des autres, essayer de rester discret était parfaitement inutile.

Il écrit à Nim qu'elle et les enfants lui manquaient et qu'il avait grande envie de partager la natte avec elle. Pour les Asix c'était la chose la plus normale du monde et personne n'y trouverait à redire. Avant d'aller se reposer, il alla jusqu'au pont et confia sa feuille à la première personne qui passait.

L'ancien Asix le laissa souffler quelques heures, puis l'appela pour des travaux ménagers. Ils s'activèrent en bavardant, jusqu'à ce qu'arrivent les jeunes qui rentraient du

travail. Ils demandèrent qui était le sitabeh en train de laver le sol, et on les informa qu'il ne s'agissait nullement d'un sitabeh, mais de l'humain des sœurs Tagaki.

Les filles apparurent immédiatement très intéressées : c'était toujours l'effet de sa peau foncée, presque noire, sur les femmes asix, qui espéraient avoir de lui des enfants d'une couleur plus sombre que la leur, et donc un peu plus semblables aux Shiro, critère du summum de la beauté aux yeux de tout Asix.

Le voyant boiter, un garçon lui demanda :

— Si tu es malade, comment cela se fait-il que tu ne sois pas dans ton clan, pour y être soigné ?

— Je n'ai pas de clan. Non, je n'en ai pas été expulsé, j'ai toujours vécu seul et les Tagaki sont le seul clan dont je peux me targuer de faire partie : mes enfants sont tous Tagaki. Je suis venu ici parce que je ne savais pas où aller.

— Leurs médecins, expliqua l'ancien, veulent être *payés* pour soigner les gens. Même par ceux qui n'ont pas d'argent.

— Cela doit être terrible de vivre en Extramonde, remarqua une femme.

Les autres acquiescèrent. Ils considéraient avec un mélange de pitié et de mépris les étrangers, parmi lesquels beaucoup avaient des yeux d'une étrange couleur bleu clair, signe d'on ne savait quelle maladie, et la peau aussi blanche que celle des Asix. S'entendre confirmer que dans leurs mondes ils manquaient de l'indispensable, comme ils l'avaient entendu raconter sans arriver à y croire, les inclinait plutôt à la pitié.

N'Tari se remémora les grandes capitales, les rues rutilantes de lumières, les spectacles holo en panvision, le luxe des habitations où il lui était arrivé d'être invité sur Wahie et Neudachren, les moyens de communication rapides et confortables, les magasins regorgeant de marchandises en provenance de dizaines de mondes. Mais à quoi bon en parler ? Les Asix, assis en tailleur sur le sol parce qu'ils ne possédaient pas de chaises, n'enviaient aucune de ces merveilles : il n'en connaissaient pas l'existence.

Il s'intégra rapidement à la routine de la maison. Au début il ne fit que des travaux ménagers, mais bientôt une des filles lui trouva une occupation plus lucrative. Quand les commerçants étaient confrontés à un problème trop compliqué pour qu'on puisse le résoudre dans le sabir qui servait de moyen de communication entre Extramondins et Ta-Shimoda, et qui était un mélange du gorin, la langue locale, et de galactique, il faisait fonction d'interprète.

Comme les autres, il donnait tous ses gains à l'ancien, qui lui en restituait un pourcentage minime, à peine suffisant pour se rendre de temps en temps à La Sirène, le

lieu de rencontre préféré des étrangers. C'était un bar bruyant, toujours bondé. Le nouveau propriétaire avait engagé une dizaine de beautés sculpturales natives de Wahie qui, lorsqu'elles n'étaient pas en train de servir de coûteux alcools importés, étaient toujours disposées à gagner un petit extra dans les chambres du premier étage, louées à des prix astronomiques.

N'Tari, avec les quelques piécettes qu'il avait en poche, ne pouvait se permettre de pareilles extravagances. Il commandait un verre de vin rouge de Gorival, la consommation la moins chère, et échangeait quelques mots avec les autres spatiaux, quand il y en avait, dans l'espoir de se faire embaucher sur un vaisseau en manque de personnel.

La deuxième fois qu'il y alla, il s'entendit appeler par son nom. C'était Li Hao, attaché culturel de l'ambassade de la Fédération des mondes humains sur Ta-Shima.

— Quand êtes-vous arrivé ? J'ignorais que la *Hansa 27* avait atterri.

— Je n'en suis plus le propriétaire, j'ai été obligé de la vendre pour payer mes dettes.

Il raconta ses mésaventures, que Li Hao écouta en secouant la tête avec des murmures de sympathie.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu à l'ambassade ?

— Cela me gênait de me présenter comme un mendiant, mais maintenant, si je ne trouve pas d'embauche... la saison sèche approche et tous les Asix quittent l'enclave pendant ces mois-là. Mes hôtes me permettront sans doute de continuer à loger dans leur maison, mais je ne sais pas très bien comment me procurer de la nourriture. Je crains bien de devoir faire fi de mon orgueil et de finir par demander l'aide de l'ambassade.

«J'ai envoyé un message à la mère de trois de mes enfants, j'espère qu'elle pourra venir ici et qu'elle m'aidera à trouver une solution : c'est une femme très intelligente.

— Avez-vous donc eu des enfants d'une Shiro ?

— D'une dame shiro ? Jamais de la vie. À part le fait qu'aucune n'accepterait de mélanger son précieux sang aristocratique au mien, je ne voudrais d'aucune façon avoir des relations aussi étroites avec une Shiro ! Un mot de trop et on risque de passer directement de la chambre à coucher à un duel. Merci, pas pour moi, cela m'ôterait tous mes moyens.

— Vous avez donc eu *trois* enfants d'une Asix ?

La voix de Li Hao laissait percer sa désapprobation.

— Sept, en fait, six filles et un garçon, de quatre femmes différentes. L'une d'entre elles, Nim, est plus ou moins ma compagne fixe ou du moins ce qui y ressemble le plus du point de vue d'une Asix. Nous avons trois filles.

Le professeur restait silencieux ; sa désapprobation lui sortait par tous les pores.

— Des objections contre les enfants illégitimes ? Avez-vous été contaminé par les préjugés de Neudachren, notre puissante capitale si moralisatrice ? N'ayez pas de soucis : mes enfants sont légitimes sur Ta-Shima. Du moment que les dames Jestak ont donné leur consentement pour la naissance, ils sont inscrits dans leur registres, acte qui équivaut à une légitimation.

— Ce n'est pas une question de morale ; ce monde est terriblement sous-développé. L'idée que vos enfants vivent dans des conditions aussi primitives ne vous dérange pas ? Et enfin, excusez-moi, mais je ne comprends vraiment pas comment vous y arrivez. Les femmes Asix, soyons honnêtes, sont un vrai remède contre l'amour.

N'Tari haussa les épaules. Les filles Asix ne correspondaient peut-être pas aux critères de beauté des Extramondins, mais elles étaient directes, d'une façon très reposante. C'était agréable de pouvoir parler avec une femme comme on parlerait avec un homme, sans devoir faire de badinage ni de compliments. Et puis elles étaient sensuelles et sans complexes, elles avaient des mains caressantes et une langue de velours.

— Bon, c'est l'heure de rentrer pour moi : on va bientôt servir le repas.

— Pouvons-nous nous rencontrer ici demain, à la même heure ? C'était un vrai plaisir de bavarder avec vous.

— Je suis navré, je ne peux pas me permettre de payer une consommation tous les jours.

— Vous m'avez pourtant dit que vous travaillez.

— Oui, mais je donne mes gains à l'ancien qui dirige la maison où j'habite, et il ne m'en rend qu'une petite partie.

— On vous exploite ! Un homme avec vos compétences, être dans la situation de ne pas pouvoir payer une consommation !

— J'ai le droit de manger et de boire tout ce que je veux à la maison. Venir ici n'est qu'une lubie : j'aime rencontrer de temps en temps d'autres spatiaux. Comme ce qui vient des autres mondes est terriblement coûteux pour l'économie ta-shimoda, tout ce que nous gagnons sert à payer certains produits industriels, qu'il est nécessaire d'acheter à l'étranger.

— *Gagnons ? À l'étranger ?* Je crains que vous ne commenciez à vous identifier aux indigènes, prenez garde !

— Qu'y aurait-il de mal à ça ? Si je ne peux pas voler à nouveau, ce monde est le seul où il ne me déplairait pas trop de m'établir.

— Vous pourriez vous dénicher un endroit avec un climat un peu moins abominable et des panoramas moins sinistres !

— Ah, mais voyez-vous, je suis né sur l'astronef et j'y ai toujours vécu. Je suis habitué à l'air conditionné et filtré, et surtout à avoir tout le temps un toit au-dessus de ma tête. *Tous* les climats me déplaisent, avec leurs phénomènes atmosphériques, tellement arbitraires : de l'air froid ou chaud qui vous souffle dessus, de l'eau qui vous tombe à l'improviste sur la tête, un soleil qui brûle.

« Quant aux beaux panoramas, très peu pour moi : les grands espaces ouverts me rendent malade, et pour ce qui est des cieux limpides, où le regard peut arriver jusqu'à une hauteur vertigineuse... eh bien, justement, cela me donne d'abominables vertiges. Le ciel bas de Ta-Shima me met un peu moins mal à l'aise. Dans les capitales des planètes centrales, avec leurs avenues larges et rectilignes, bordées de gratte-ciels tellement hauts que je suis obligé de regarder le sol devant moi pour ne pas avoir de malaise, j'ai des crises aiguës d'agoraphobie.

Li Hao éclata de rire.

— Ils devraient vous entendre, les Neudachreniens, si fiers des réalisations architecturales de leur monde !

— Je ne suis pas un homme cultivé ; tout ce que je connais en architecture c'est le couloir central du vaisseau. En ce qui me concerne, il y a déjà plus qu'assez d'architecture sur Ta-Shima, et si je suis obligé de rester à terre, mon endroit préféré est le quartier asix, où les ruelles, étroites et tortueuses, cachent le panorama au-delà de quelques mètres. Aucun endroit au grand air ne me sera jamais agréable, mais entre cette enclave et une des grandes métropoles de Neudachren ou de Wahie, mon choix est tout fait.

— Ne vous ennuyez-vous pas à mourir ? Il n'y a pas une seule salle de spectacle, on ne reçoit pas l'holovid... mes soirées les plus passionnantes, je les passe à l'ambassade, à regarder les zip envoyés par subétherique, avec les programmes holo d'il y a quatre mois. Votre conversation a été le moment plus amusant de ces dernières semaines. Permettez-moi donc de vous inviter les jours prochains. Ne vous sentez pas humilié, en réalité c'est vous qui me rendez service : voir une nouvelle tête est un vrai plaisir.

— Ma situation économique actuelle ne me permet pas le luxe de me sentir humilié, j'accepte.

Les jours suivants ils se rencontrèrent à plusieurs reprises et N'Tari finit par raconter à Li Hao l'histoire de sa vie. Il était né à bord de l'astronef, d'une femme que son père avait achetée dans un bordel d'Oderissan. Peu après l'accouchement, il l'avait revendue, avec un bon profit probablement, et avait gardé l'enfant. Il ne lui avait même pas donné de nom : N'Tari était en effet le nom de famille de son père qui, pour sa part, ne l'avait jamais appelé que : *eh, toi !*

À la mort de N'Tari senior, il avait seize ans et il s'était débrouillé pour continuer l'affaire. Il avait lutté contre la concurrence des grandes compagnies, lâchant pied petit à petit, jusqu'au récent désastre qui lui avait définitivement fait perdre son instrument de travail et la seule habitation qu'il ait jamais connue.

— Nim, mon amie, a été la première personne de toute ma vie qui ait été gentille avec moi sans essayer de me gruger d'une façon ou d'une autre. Et maintenant, quand je suis arrivé, trop mal en point pour me rendre vraiment utile, les Asix m'ont nourri et m'ont donné une natte pour dormir.

— Sans rien demander en échange ? demanda le professeur, levant un sourcil.

— Oh, quelques filles m'invitent à passer la nuit sur leur natte, mais je ne peux pas dire que cela me déplaît.

— Et si Nim l'apprenait ?

— Sûr qu'elle l'apprendra, et alors ? Croyez-vous que pendant tous ces mois elle ne se soit pas démenée pour essayer de mettre la patte sur tout Shiro disposé à se laisser attraper, et, faute de mieux, sur une ou deux douzaines d'Asix ?

— Vous n'êtes pas jaloux ? J'avais cru comprendre que vous teniez à cette femme.

— À quoi cela m'avancerait-il d'être jaloux d'une Asix ? Elles sont faites comme ça.

— Mais enfin, elle ne valent donc pas mieux que les prostituées dans les quartiers des astroports !

— Et bien, que trouvez-vous à redire aux prostituées ? Ma mère en était une, et bien que je ne l'aie pas connue, je ne crois pas que la pauvre femme ait eu une vie agréable à bord de la *Hansa*.

«Les filles asix ne sont pas obligées de subir un homme contre leur gré, elles sont libres d'en courtiser un ou de passer la nuit seules, si elles préfèrent, bien que je soupçonne que cette dernière éventualité ne se produise que rarement. Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? Je n'ai pas acheté Nim, moi, elle ne m'appartient pas. Y a-t-il peut-

être moins de Nim pour moi, juste parce qu'elle passe quelques heures avec un Asix, ou avec un Shiro ?

— Qu'a-t-elle de si spécial ? D'accord, on ne discute pas des goûts et des couleurs, mais ne préféreriez-vous pas une des serveuses de La Sirène ?

Et il indiqua du menton un groupe de commerçants éméchés, réunis autour d'une table où le service était effectué par deux barmaids très peu vêtues, deux beautés aux cheveux teints en blond platine, à la mode de la capitale, qui riaient avec les hommes.

— Elles sont diablement jolies, et si je pouvais me le permettre, je ne dirais pas non pour une soirée, mais pour vivre avec... Voyez-vous, Nim n'est pas juste ma petite amie, elle est aussi mon meilleur copain : je peux parler avec elle comme avec un collègue de travail, elle ne fait pas de caprices et n'a pas des lubies. De plus, elle n'a jamais essayé de me soutirer du fric.

«C'est peut-être parce que mes expériences passées ne sont pas vraiment mirobolantes : des serveuses dans des bars pour astronautes, qui voulaient être payées. Sexe contre argent, une transaction honnête, mais impersonnelle. À part ça, quelques braves dames, uniquement curieuses de vérifier si ce qu'on raconte sur les hommes de ma couleur de peau était vrai : qu'ils sont particulièrement bien membrés. Mais elles voulaient être courtisées et suppliées, comme si elles cédaient contre leur gré.

«J'ai moins de problèmes que vous autres avec la mentalité ta-shimoda : je n'ai pas, comme tout le reste de l'univers, une culture planétaire, religieuse ou autre, qui me conditionne. En fait, je n'ai pas de culture du tout : le vieux, cette canaille, n'a jamais voulu m'envoyer à l'école, je lui étais bien trop utile comme mousse. Ce que je sais, je l'ai appris tout seul, ou bien de l'un ou l'autre membre de l'équipage en veine de gentillesse, et il n'y en a pas eu beaucoup.

Une charrette s'arrêta devant le bar et deux Asix entreprirent d'en décharger une série de caisses qui, d'après le bruit, devaient contenir des bouteilles.

— Pas ici, imbéciles, cria le patron en sortant de derrière le comptoir, dans la réserve, c'est la porte arrière.

L'Asix qui était au sol se retourna pour lui lancer un regard interrogateur, puis lui demanda en gorin ce qu'il voulait. Par signes l'homme essaya de lui expliquer qu'il devait recharger ses caisses.

— Sirène, objecta l'Asix, lui tendant un bordereau de déchargement de l'astroport en pur style ta-shimoda, c'est-à-dire une fine plaque en ardoise couverte d'une inscription manuscrite.

— Pas ici, derrière le coin, stupide Tashi-macaque. T’as quand même pas l’intention de me laisser la marchandise sur le trottoir ?

L’Asix qui était sur la charrette connaissait quelques mots de galactique.

— Commandant astronef, lui dit porter ici. Toi, après, mets tes affaires où toi veux.

Et il tendit la caisse qu’il avait en main à son compagnon, qui la déposa sur le trottoir, puis se retourna pour en recevoir une autre.

— Recharge-la, nom de nom ! cria le propriétaire.

Voyant que l’homme, sans plus s’occuper de lui, prenait la caisse des mains de son collègue, il lui décocha rageusement un coup de pied à la jambe.

Le coup avait été violent, mais surtout inattendu. L’Asix, déséquilibré pour attraper la caisse, trébucha et la laissa tomber. Au bruit des bouteilles qui se cassaient, le propriétaire du bar, furibond, s’avança d’un air menaçant, agitant ses poings.

C’était un homme massif, plus grand que l’Asix d’au moins une tête. Ce dernier le regarda sans mot dire, les dents découvertes en un rictus animal. Quand le commerçant essaya de le frapper, il lui agrippa le bras et le tira vers lui d’un coup sec, puis il le souleva comme s’il ne pesait rien et le jeta dans le bar. L’homme tomba lourdement, fracassant deux tables avec toute la vaisselle qui les couvrait. Les clients proches du désastre se levèrent d’un bond en jurant et en frottant les éclaboussures qui tachaient leurs vêtements.

Les serveuses se bornèrent à chercher un abri, en piaillant, sauf une, plus courageuse, qui se répandit en injures, lançant sur l’Asix tout ce qui lui tombait sous la main.

Celui-ci se dirigea lentement vers elle, la fixant d’un regard vitreux qui ne semblait rien voir, puis sans effort apparent, il souleva au dessus de sa tête le lourd comptoir.

— Asix ? appela la voix paisible d’une femme.

Une Shiro qui passait dans la rue fit glisser d’un mouvement du poignet le tissu qui lui couvrait la figure et s’avança calmement pour s’interposer entre l’homme en furie et les clients de l’établissement.

Sous ses cheveux poivre et sel, les traits du visage étaient fins, aristocratiques. Très mince, comme tous les membres de sa race, elle avait le visage émacié et donnait une impression de fragilité.

— Asix, répéta-t-elle, ton nom et ton clan ?

La colère sembla s’écouler comme de l’eau du visage du jeune homme. Il regarda la Shiro qui lui adressait un sourire encourageant, puis leva les yeux en direction du comptoir qu’il continuait de maintenir en l’air.

— Faran, Shiro-adaï, clan Sarod, balbutia-t-il.

— Maintenant dépose cette espèce de table, Faran. Il est bientôt l'heure d'aller se coucher. Veux-tu m'accompagner à la maison de mon clan ?

— Sûr, oui, Shiro-adaï.

Il déposa précautionneusement le lourd comptoir et s'en alla, marchant à côté de la Shiro. Pendant quelques instants N'Tari perçut encore la voix d'alto de la femme, qui interrogeait d'un ton serein le jeune homme sur son travail et son clan d'origine, et le baryton de l'homme qui répondait d'une voix de plus en plus calme, sur un ton d'une grande déférence.

— Qu'est-ce que je fais des caisses ? demanda l'Asix qui était sur la charrette.

— Décharge-les ici. Je te donne un coup de main, lui lança N'Tari en gorin.

Il s'approcha de la charrette et tendit les bras. Ce fut vite terminé et l'Asix fit faire demi-tour à son cheval, puis s'en alla.

— Qu'est-ce qui lui a pris, à l'autre ? s'inquiéta Li Hao, dont la voix trahissait encore la peur.

— Amok.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une crise de folie ; les Asix en souffrent de temps en temps.

— Mais c'est terrible ! Ils sont forts comme des bœufs, ils pourraient tuer un homme à mains nues.

— C'est très rare, je n'en avais jamais vu auparavant, toutefois j'en avais entendu parler, c'est arrivé un jour à bord d'un astronef. Le premier officier, une espèce de brute sadique, s'amusait à maltraiter ses spatiaux. Je le connaissais personnellement et je vous assure que personne ne le regrette.

— Ils l'ont tué ? Comment pouvez-vous les côtoyer sans crainte ? Ils sont dangereux.

N'tari haussa les épaules.

— Je n'ai jamais eu le moindre problème avec eux. Ils exécutent scrupuleusement le travail pour lequel ils ont été engagés et, pourvu qu'on les traite avec courtoisie, ils sont souvent disposés à en faire plus, sans demander d'extras. Il ne serait rien arrivé si cet imbécile ne l'avait frappé sans aucune raison. S'il lui avait expliqué poliment, ou s'il lui avait proposé un petit supplément, l'Asix aurait déchargé ses fichues caisses où on le lui demandait.

— Quel courage, la vieille dame ! J'ai craint qu'il ne la brise en deux comme un fétu de paille. Qu'est-ce qu'elle lui a dit, au juste ?

— Simplement de déposer le comptoir, après quoi elle lui a proposé de passer la nuit avec elle, une invitation à laquelle aucun mâle asix n'est capable de résister.

— Que voulez-vous dire ? Le garçon pourrait avoir l'intention de... vous comprenez quoi, avec cette femme, assez âgée pour être sa grand-mère ? C'est grotesque !

N'Tari éclata de rire. Li Hao était aussi pudibond qu'une jeune vierge de Neudachren.

— Elle est shiro, ce qui lui donne, aux yeux du jeune homme, tous les attraits du monde.

Le propriétaire du bar se leva péniblement, puis considéra avec rage les dégâts de son établissement : une table et deux chaises en plastoboïs, importées à grand prix, en mille morceaux et plusieurs bouteilles brisées.

— Maudit sauvage, je le dénoncerai à l'ambassade. Ce sale Tashi-macaque m'a attaqué, vous êtes tous témoins. Il a failli me tuer ! Nous devons exiger qu'on nous le livre : si sur ce monde barbare on ne peut pas organiser un procès en règle, il y aura bien quelqu'un avec assez de couilles qui m'aidera à me faire justice !

Quelques clients approuvèrent bruyamment, mais N'Tari se leva, très grand, très noir et très menaçant.

— Si on a besoin d'un témoin, je suis prêt à déclarer que tu as attaqué sans aucune raison ce livreur.

— T'es qui, toi ? Un ami des Tashi-macaques ?

— Tashi-macaques, connais pas. C'est quoi comme bestioles ? Ici par contre je vois des animaux qui ne me plaisent guère, et je suis prêt à parier que je ne suis pas le seul à penser comme ça.

À une table était assis un groupe de commerçants résidents, en compagnie de quelques filles asix. Osmad Tani, le commerçant qui habitait depuis le plus longtemps sur Ta-Shima se leva, passant ostensiblement un bras autour des épaules de l'Asix la plus proche. La fille recula avec un air gêné : les Ta-Shimoda ne se touchent en public que pendant un duel, ou un entraînement au combat.

— On s'en va. Tous, grogna Tani.

Le patron, qui s'était coupé aux tesson d'une bouteille, épongea sur son pantalon le sang qui coulait de sa main.

— Bonne idée, allez vous-en, je ne veux pas de bagarres dans mon bar. Dès aujourd'hui cet établissement est réservé aux citoyens de la Fédération. Si vous voulez y être admis ne vous présentez pas accompagnés par des indigènes. Quant à toi, l'ami des Tashi-macaques, pour ce que tu vauux comme client, pas la peine de te déranger pour

revenir. Je n'ai pas besoin de quelqu'un qui fait durer deux heures un minable gobelet de vin.

N'tari haussa les épaules. Si ce malotru s'imaginait lui causer un inconvénient, il se trompait lourdement : La Sirène cesserait d'exister sous peu. Les commerçants avaient tous au moins une fille asix à la maison et d'ici deux ou trois heures la nouvelle de l'incident allait se diffuser dans toute l'enclave. Après quoi ne passeraient le seuil de l'établissement que quelques spatiaux qui restaient tout au plus deux semaines sur la planète.

Il rentra donc sans regrets, et il passa ensuite ses soirées dans la salle commune de la maisonnette. L'endroit ressemblait au hall d'un minuscule astroport, avec des Asix de tous âges qui entraient et sortaient, mangeaient assis par terre, l'assiette appuyée sur une table basse ou tout bonnement sur les genoux, buvaient un vin rouge corsé dans des bols en bois laqué et parlaient tous ensemble à voix haute pour se faire entendre dans ce capharnaüm.

Un cauchemar pour le commun des mortels en somme, mais N'tari s'y sentait comme un coq en pâte. Après sa vie solitaire, cette espèce de famille bruyante le ravissait.